

L'ÉVÉNEMENT

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

WEYMOUTH, N. E., JEUDI, 13 FEVRIER, 1890.

ABONNEMENT : \$1.00 par An

NO 13

VALENTIN A. LANDRY, Editeur-Propriétaire.

VOL III

ADRESSES D'AFFAIRES.

F. GAUDET, M. D.,
MEDECIN-CHIRURGIEN,
METEGHAN, CO. DIGBY, N.-E.

ROBERT E. HARRIS,
AVOCAT & PROCUREUR, NOTAIRE
PUBLIC ET AGENT D'ASSURANCE.

Boston Marine Building,
YARMOUTH, N.-E.

E. H. ARMSTRONG, M. D.,
AVOCAT, SOLICITEUR, NOTAIRE
PUBLIC, ETC.

Bureau : A l'étage supérieur du
Weymouth Bridge, N.-E.

FRANK JONES, B. A.,
AVOCAT, SOLICITEUR, NOTAIRE
PUBLIC, ETC.

Bureau : A l'étage de la Nouvelle Apo-
thécaire,
DIGBY, N.-E.

E. G. GIROUARD,
NOTAIRE-PUBLIC, AGENT
D'ASSURANCE.

Praticien licencié. Une attention spé-
ciale est donnée à la collection des dettes.
MONCTON, N.-B.

E. T. GAUDET, M. D.,
MEDECIN-OCULISTE.

MEMRAMCOOK, N.-B.

Les maladies de l'œil une spécialité.
Ayant les instruments nécessaires, pour les
opérations des maladies de l'œil le Dr. Gaudet
opérera de cette branche d'une manière spéciale.

ZOEL M. LEGER,
HORLOGER ET BIJOUTIER.

MONCTON, N.-B.

Quelques minutes de marche de la Station au
Victoria Block. Toujours en mains un assortiment
de montres, horloges, chaînes, bagues, etc., etc.
Les personnes des paroisses voisines sont invitées
à venir au voir.

CORNING & CHIPMAN,
AVOCATS, SOLICITEURS, NOTAIRES
PUBLIQUES, AGENTS
D'ASSURANCES, &c.

Bureau, No. 10 Hood's Building,
YARMOUTH, N.-E.

THOS. E. CORNING, LEWIS CHIPMAN.

T. V. B. BINGAY & SONS,
AVOCATS ET PROCUREURS,
YARMOUTH, NOVA SCOTIA.

THOMAS V. B. BINGAY,
JAS. WEST BINGAY, C. GEORGE BINGAY.

Dr. Ed. H. LEGER,
MEDECIN ET CHIRURGIEN,
BOUCTOUCHE, CO. KENT, N.-B.

Consultations à toutes heures.

L'Hon. P. A. LANDRY,
AVOCAT.

DORCHESTER, N.-B.

W. A. RUSSELL,
AVOCAT, NOTAIRE PUBLIC, ETC.

SHEDIAK, N.-B.

23^e Agent d'assurance contre le feu et la vie.
Tous comptes complétés avec soin et promptitude.

B. E. DONHAM, M. D.,
CHIRURGIEN-DENTISTE.

SAULNIERVILLE, N.-E.

Consultations à toutes heures de jour et de la
nuit.

J. JOHNSTONE HUNT,
AVOCAT ET SOLICITEUR.

101 Granville Street,
HALIFAX, N.-E.

JAMES E. CROSBY,
CHIRURGIEN-DENTISTE.

MAIN ST., YARMOUTH, N.-E.

R. G. MONROE, A. B.,
AVOCAT, SOLICITEUR, NOTAIRE
PUBLIC.

DIGBY, N.-E.

23^e Attention spéciale dans toutes affaires légales.

T. C. SHREVE, Q. C.,
AVOCAT, PROCUREUR, NOTAIRE
PUBLIC, ETC.

WATER STREET, DIGBY, N.-E.

JOSEPH A. SMITH,
AVOCAT, NOTAIRE-PUBLIC, ETC., ETC.

YARMOUTH, N.-E.

Soin particulier dans toutes affaires légales.

A. M. LEGER,
HORLOGER ET BIJOUTIER,
SHEDIAK, N.-B.

HOTELS.

ACADIAN HOUSE,
BOUCTOUCHE, KENT, N.-B.

A. S. RICHARD, PROPRIÉTAIRE.

CET HOTEL est commodément situé et muni de
tous les confortables modernes. On y sert une
excellente table à des prix modérés. Salles d'échan-
tillon attenantes. Une bonne cuisine sur les
lieux.

HOTEL YARMOUTH,
MAIN STREET,
YARMOUTH, N.-E.

SITE CENTRAL. L'hôtel le plus spacieux de
la ville.
Quatre salles d'échantillon ajoutées récemment.

Les omnibus de Halifax, pour Dartmouth partent
de l'hôtel chaque soir après l'arrivée des trains, et
après l'arrivée des steamers de Boston.

A. E. WEARE,
Gérant.

RESTAURANT DOUCET,
MILL ST., PORTLAND, N.-B.

SITUÉ à une minute de marche de la Station
P. & N. E. et d'un délicieux restaurant de côté de
la rue. Repas à toute heure. Huîtres constam-
ment en magasin. Logement à bon marché. Une
visite sollicitée.

HOTEL DU PEUPLE,
BOUCTOUCHE, CO. DE KENT, N.-B.

HUITES de choix continuellement en mains.
On peut s'y faire servir un magnifique repas
pour toute heure. Logement à bon marché. Une
visite sollicitée.

Il y a une bonne table attenante à l'hôtel.
23^e Venez me voir.

HOTEL RUSS
RUE CENTRALE, SUMMERSIDE, P. E. I.

J. B. RUSS, PROPRIÉTAIRE.

CET HOTEL est agréablement et commodément
situé. C'est l'hôtel le plus central de la ville
et près du Bureau de Poste. Il a été muni à son
fondement, et est en tout un hôtel de
première classe.

Les voitures de l'hôtel vont régulièrement à la
rencontre de tous les trains et steamers, et trans-
portent, pendant l'été et le retour, les passagers
qui vont et partent de l'hôtel à la station, et vice
versa gratuitement.

BOUNNE TABLE!
ATTENTION!
PRIX MODÉRÉS!

Salle d'échantillon attenante à l'hôtel y compris, une
cuisine et des cuisiniers.

HOTEL LOMBARD,
J. D. LOMBARD, PROPRIÉTAIRE.

PETTIT-RUISSEAU, N.-E.

COMMODITÉMENT situé sur les bords de la
belle Baie Ste. Marie, et muni de tous les
avantages que recherchent les touristes.

VICTORIA HOTEL,
EDMUNDSTON, N.-B.

Prix de déjeunés d'Edmundston, de la rivière du
Loup et du Nouveau-Brunswick.
Hôtel neuf de première classe.
Termes : \$1.00 par jour. Termes spéciaux par
jour ou par semaine.
Voiture gratuite aller et retour de tous les trains.
J. BYRON, Propriétaire.

KENT HOTEL,
RICHIBOUCTOU, N.-B.

Bonnes salles d'échantillon.
Ecurie de louage en connexion avec l'hôtel.
PHILIP WOODS, Propriétaire.

E. B. CANN,
Marchand-Tailleur.

—NEGOCIANT DE—

HARDES FAITES
Chapeaux et Casques.

Fournitures de toutes
sortes, etc., etc.

BAKER'S BLOCK,
YARMOUTH, N.-E.

BOTTES,
SOULIERS,

et CLAQUES
—POUR—

Hommes, Femmes et Enfants

—A—

BAS PRIX ARGENT
sur le pouce car on a besoin d'argent.

—UN LOT DE—

Vieilles Machanpises!
A bon marché argent sur le pouce.

Venez-nous voir et faites des
marchés.

Continuellement en mains des empièges de
PEAU DE CHEVRE FRANÇAISE
ET DE MID FRANCAIS!
qu'on fait sous détail pour qu'on ne nous
laisse des ordres.

—AUSSI—

Empeigne de Veau
(français et anglais)

Je n'achète que des meilleurs
cuirs sur le marché. Le meilleur est
toujours le moins coûteux.

Marchandises Nouvelles
attendues tous les jours.

Raconnez-moi fait promptement et proprement
sur ordre.
23^e Arrêtez et examinez nos effets

R. C. CANN,
Digby, 28 août, '89.

PATRICK LARKINS & CO.,
MARCHANDS GÉNÉRAUX A
COMMISSION.

D'huîtres, de volailles, et de produits de la campagne
Poison frais de toute sorte une spécialité.
176 ATLANTIC
AVENUE
BOSTON.

Toutes lettres, cartes-postes réponses et rapports
des marchandises envoyés en retour.
MONCTON, N.-B.

Best Cough Cure.

For all diseases of the Throat and
Lungs, no remedy is so safe, speedy, and
certain as Ayer's Cherry Pectoral.
An indispensable family medicine.

"I find Ayer's Cherry Pectoral an
invaluable remedy for colds, coughs, and
other ailments of the throat and
lungs."—M. S. Randall, 204 Broadway,
Albany, N. Y.

"I have used Ayer's Cherry Pectoral
for bronchitis and
Lung Diseases,

for which I believe it to be the greatest
medicine in the world."—James Miller,
Caraway, N. C.

"My wife had a distressing cough,
with pains in the side and breast. We
tried various medicines, but none did
her any good until I got a bottle of
Ayer's Cherry Pectoral which has cured
her. A neighbor, Mrs. Glenn, had the
measles, and the cough was relieved by
the use of Ayer's Cherry Pectoral. I
have no hesitation in recommending
this medicine."—Robert Horton, Fore-
man Hendright, Morrilton, Ark.

"Ayer's Cherry Pectoral cured me of
a severe cold which had settled on my
lungs. My wife says the Pectoral helps
more than any other medicine she
ever used."—Enos Clark, Mt. Liberty,
Kansas.

Ayer's Cherry Pectoral
PREPARED BY
Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Sold by all Druggists. Price 25¢ per bottle, 50¢
per six bottles for three years.

MAIS lorsqu'on sort son fumier de
l'étable, on ne va pas immédiatement
le transporter aux champs. On le
garde dans sa cour. On ne prend
pas exemple sur certains agricul-
teurs qui l'étendent en couches min-
ces près des bûches. D'abord l'ou-
leur qui s'en échappe est loin d'être
agréable; de plus c'est ce qu'il y a
de pire, le soleil le dessèche, la pluie
et la neige le lavent, et ainsi se trou-
vent enlevés tous les bons sels. Il
faut tasser son fumier et à mesure
qu'on l'éleve le fouler avec les pieds.

Pour le mettre à l'abri du soleil et de
la pluie, la plupart des cultivateurs
intelligents le déposent sous un hangar,
dont la construction est peu
coûteuse.

On pourrait avoir dans les campa-
gnes beaucoup plus d'engrais qu'on
en a. Si on n'en a pas davantage,
c'est qu'on perd une foule de choses
qu'on pourrait se servir avantageuse-
ment. Ne rien perdre est une
maxime économique, bonne partout;
mais qui demande surtout à être ap-
pliquée en agriculture.

Il y a beaucoup d'engrais perdus.
Qu'il nous suffise de citer : les fientes
de volailles, dont on tire souvent au-
cun parti; la chair des animaux
morts, le sang, les vieilles laines, les
chiffons, les poils, les plumes; les os
qu'on devrait conserver ou brûler;
les cornes, sabots broyés; les feuilles
d'arbres ramassées dans les vergers,
le long des avenues et dans les bois;

les ronces, joncs, broussailles, les
vieilles pailles, les foin avariés, les
sures de bois les coques et rebuts
des tanneries, les mousses, les cendres
de sauts, les frites perles, les man-
dres, les herbes qu'on brûle, etc., etc.

La liste en est déjà longue et cepen-
dant on pourrait encore continuer
cette énumération.

Dans les campagnes il ne doit y
avoir rien de perdu, parce que tout
peut servir; il faut savoir tirer parti
de tout, c'est le moyen d'avoir du fu-
mier en abondance. On n'en a ja-
mais de trop, aussi doit-on se méfier
des cultivateurs qui en font commerce.

Un bon cultivateur ne vend ja-
mais de fumier; il y va même en aché-
tant en ville si la chose est facilement
praticable.

On croit souvent qu'enterrer au
pied des arbres fruitiers des cadavres
d'animaux morts est une opération
utile. Cette opinion est à la fois jus-
te et erronée. Tout dépend de la
manière dont la chose est faite. Dé-
couper les racines d'un arbre pour
mettre, pour ainsi dire, directement
en contact avec elles une charogne
en décomposition, cela doit être nu-
sible aux plantes vivantes. L'arbre
trouve dans ce corps en décomposi-
tion une nourriture. Celle-ci
n'existera et ne sera utilisable et ab-
sorvable par les racines qu'après la
complète décomposition, dissolution
du cadavre. Quand la marne en pu-
tréfaction dans la terre est en con-
tact avec les racines, elle peut en-
traîner la mort et la pourriture de
ces dernières. Pour fumer convena-
blement, il faut enterrer les cadavres
(chiens, chats, etc., etc.) décomposés
en morceaux, là où il n'y a pas encore
de racines, au delà de la limite de la
projection horizontale de la couronne
de l'arbre. Il est bon aussi de
enterrer au pied de l'arbre que les
cadavres déjà entièrement décomposés,
soit après un an, sous forme de
composts, avec de la terre.

La meilleure manière de fumer les
arbres fruitiers consiste à placer sur
le sol avant l'hiver, en couche plus
ou moins épaisse, de fumier d'étable
autour de la tige et sur un rayon
égal à celui de la projection de la
cime. On peut mettre de même de
l'engrais de latrines pour ne l'enterrer
qu'au printemps. Ou bien l'on
fait 4 à 6 tissus de 18 à 24 pouces de
profondeur dans lesquels on verse du
fumier délayé en vue d'obtenir de vi-
goureuses pousses lignées. Ou consei-
lle de fumer, en été, du 1^{er} Août au
10^{er} février, pour obtenir de bonnes
pousses à fruit. Durant cette pério-
de en arrosant 3 fois avec un engrais
liquide renfermant 20 par cent d'acide
phosphorique et 50 pour cent de
sulfate de potasse, ou 25 à 30 livres de
bouse de vache et 1 livre de cendre
de bois (érable). Pour un arbre en
pleine production 1 livre 1/2 de super-
phosphate et 1 livre de sulfate de
potasse.

Le cultivateur auquel il est arrivé
de faire usage de branches de pom-
mier pour le chauffage a pu se con-
vaincre que les cendres qui en provien-
nent ont une valeur plus grande que
celles obtenues de n'importe quel
autre espèce de bois. La raison
en est que les cendres de pommier
contiennent le double de potasse que
n'importe quel autre bois de chauffage.

Nombre de vieux vergers qui pen-

AGRICULTURE.

Choses Agricoles

Sous ce titre, le Journal de Bruxelles
publie des articles hebdomadaires,
marqués au coin du bon sens et
très-pratiques. Nous en reprodui-
sons un-ci après qui revient en par-
tie sur une de nos dernières notes,
mais nous ne voulons point déflorer
l'article du confrère Belge que voici
dans son entier.

Les fumiers et leur emploi.—Les
engrais perdus.—Engrais pourarbres
fruitiers.—L'emploi des cendres dans
les vergers.

Certains fumiers qui opèrent des
prodiges dans certains champs font
peu ou point d'effet dans d'autres;
cela dépend du sol. Ainsi dans les
terres froides et dans les terrains secs,
ceux de cheval et de mouton con-
viennent aux vergers; ceux de vache
ou de bœuf, de porc produisant plus
d'effet dans les seconds. On, si l'on
aime mieux, les fumiers chauds
doivent être portés sur les terrains
chauds. Il faut donc éviter de les
mêler.

Mais lorsqu'on sort son fumier de
l'étable, on ne va pas immédiatement
le transporter aux champs. On le
garde dans sa cour. On ne prend
pas exemple sur certains agricul-
teurs qui l'étendent en couches min-
ces près des bûches. D'abord l'ou-
leur qui s'en échappe est loin d'être
agréable; de plus c'est ce qu'il y a
de pire, le soleil le dessèche, la pluie
et la neige le lavent, et ainsi se trou-
vent enlevés tous les bons sels. Il
faut tasser son fumier et à mesure
qu'on l'éleve le fouler avec les pieds.

Pour le mettre à l'abri du soleil et de
la pluie, la plupart des cultivateurs
intelligents le déposent sous un hangar,
dont la construction est peu
coûteuse.

On pourrait avoir dans les campa-
gnes beaucoup plus d'engrais qu'on
en a. Si on n'en a pas davantage,
c'est qu'on perd une foule de choses
qu'on pourrait se servir avantageuse-
ment. Ne rien perdre est une
maxime économique, bonne partout;
mais qui demande surtout à être ap-
pliquée en agriculture.

Il y a beaucoup d'engrais perdus.
Qu'il nous suffise de citer : les fientes
de volailles, dont on tire souvent au-
cun parti; la chair des animaux
morts, le sang, les vieilles laines, les
chiffons, les poils, les plumes; les os
qu'on devrait conserver ou brûler;
les cornes, sabots broyés; les feuilles
d'arbres ramassées dans les vergers,
le long des avenues et dans les bois;

les ronces, joncs, broussailles, les
vieilles pailles, les foin avariés, les
sures de bois les coques et rebuts
des tanneries, les mousses, les cendres
de sauts, les frites perles, les man-
dres, les herbes qu'on brûle, etc., etc.

La liste en est déjà longue et cepen-
dant on pourrait encore continuer
cette énumération.

Dans les campagnes il ne doit y
avoir rien de perdu, parce que tout
peut servir; il faut savoir tirer parti
de tout, c'est le moyen d'avoir du fu-
mier en abondance. On n'en a ja-
mais de trop, aussi doit-on se méfier
des cultivateurs qui en font commerce.

Un bon cultivateur ne vend ja-
mais de fumier; il y va même en aché-
tant en ville si la chose est facilement
praticable.

On croit souvent qu'enterrer au
pied des arbres fruitiers des cadavres
d'animaux morts est une opération
utile. Cette opinion est à la fois jus-
te et erronée. Tout dépend de la
manière dont la chose est faite. Dé-
couper les racines d'un arbre pour
mettre, pour ainsi dire, directement
en contact avec elles une charogne
en décomposition, cela doit être nu-
sible aux plantes vivantes. L'arbre
trouve dans ce corps en décomposi-
tion une nourriture. Celle-ci
n'existera et ne sera utilisable et ab-
sorvable par les racines qu'après la
complète décomposition, dissolution
du cadavre. Quand la marne en pu-
tréfaction dans la terre est en con-
tact avec les racines, elle peut en-
traîner la mort et la pourriture de
ces dernières. Pour fumer convena-
blement, il faut enterrer les cadavres
(chiens, chats, etc., etc.) décomposés
en morceaux, là où il n'y a pas encore
de racines, au delà de la limite de la
projection horizontale de la couronne
de l'arbre. Il est bon aussi de
enterrer au pied de l'arbre que les
cadavres déjà entièrement décomposés,
soit après un an, sous forme de
composts, avec de la terre.

La meilleure manière de fumer les
arbres fruitiers consiste à placer sur
le sol avant l'hiver, en couche plus
ou moins épaisse, de fumier d'étable
autour de la tige et sur un rayon
égal à celui de la projection de la
cime. On peut mettre de même de
l'engrais de latrines pour ne l'enterrer
qu'au printemps. Ou bien l'on
fait 4 à 6 tissus de 18 à 24 pouces de
profondeur dans lesquels on verse du
fumier délayé en vue d'obtenir de vi-
goureuses pousses lignées. Ou consei-
lle de fumer, en été, du 1^{er} Août au
10^{er} février, pour obtenir de bonnes
pousses à fruit. Durant cette pério-
de en arrosant 3 fois avec un engrais
liquide renfermant 20 par cent d'acide
phosphorique et 50 pour cent de
sulfate de potasse, ou 25 à 30 livres de
bouse de vache et 1 livre de cendre
de bois (érable). Pour un arbre en
pleine production 1 livre 1/2 de super-
phosphate et 1 livre de sulfate de
potasse.

Le cultivateur auquel il est arrivé
de faire usage de branches de pom-
mier pour le chauffage a pu se con-
vaincre que les cendres qui en provien-
nent ont une valeur plus grande que
celles obtenues de n'importe quel
autre espèce de bois. La raison
en est que les cendres de pommier
contiennent le double de potasse que
n'importe quel autre bois de chauffage.

Nombre de vieux vergers qui pen-

dant une longue suite d'années ont
produit de bons fruits et en abondan-
ce sont devenus à peu près stériles
par le défaut de substances nécessai-
res à leur végétation. Dans certains
cas si des arbres continuent à végé-
ter, à fleurir et sont même chargés de
fruits, les arbres ne valent guère
moins, parce que les fruits qui en
proviennent tombent de l'arbre avant
d'avoir atteint leur maturité; ceux
qui restent attachés à l'arbre sont
rauhousés et d'une pauvre qualité.

Le pommier exige une grande
quantité de potasse afin de produire
de bons et beaux fruits. Lorsque l'arbre
a absorbé toute la quantité de
potasse contenue dans le sol sur lequel
il végète, il devient dans un état
d'appauvrissement complet. C'est
pourquoi les propriétaires de vergers
qui tiennent à réaliser les plus grands
profits par la culture des fruits font
usage d'une grande quantité de cen-
dres, de potasse et de chaux pour suf-
fire aux besoins des arbres du ver-
ger.

Nous lisons ce qui suit dans un
journal d'agriculture publié aux
Etats-Unis, *Plaster and Gypsum* :

"L'autome dernier, je visitai un
verger dans lequel on avait laissé ex-
poser les volailles. Le propriétaire de
ce verger me dit qu'il avait pour habi-
tude de garder ses volailles dans sa
basse cour et qu'alors ses arbres fruitiers
étaient languissants et ne rappor-
taient que peu de fruits. Il me
fit remarquer que depuis qu'il y avait
fait remonter les volailles par un
changement favorable d'air, il avait
vu dans la végétation des arbres ap-
préciables. En effet les arbres paraissaient
très vigoureux et chargés de
fruits qui pouvaient être envoyés par
les horticulteurs les plus enthousias-
tes; les insectes paraissaient avoir
été éliminés ailleurs, car il n'y avait
plus de leurs dégâts. Il me dit que
ses volailles faisaient une guerre sans
relâche à toutes espèces d'insectes
s'attaquant aux arbres fruitiers.

Il partageait son verger en trois
sections au moyen d'une clôture
portative de six pieds, alternant
le séjour des volailles dans chacune
des trois sections, suivant les condi-
tions dans lesquelles se trouvaient les
volailles quant à la nourriture qu'el-
les pouvaient obtenir dans chacune
d'elles.

EDUCATION.

Matière à Traiter

Dans une leçon qui pourra servir
d'introduction à l'étude de la botani-
que, on donnera, en se servant d'un
intuition immédiate, des définitions
exactes, mais très-simples, de la ra-
cine, de la tige, de la feuille, de la
fleur et du fruit.

Cette connaissance une fois acquise,
on commencera tout de suite l'étude
des plantes en particulier.

Sans vouloir indiquer précisément
l'instituteur les sujets qu'il doit
traiter, sans exiger qu'il s'en tienne
strictement au cadre que nous tracer-
ons, nous énumérerons cependant
quelques plantes importantes, parmi
lesquelles on pourra choisir.

Pour mettre de l'ordre dans son
enseignement, nous avons dit que
l'instituteur doit se former un plan;
il faut donc qu'il établisse non pas
des classifications rigoureuses (nous
nous sommes prononcés contre cette
façon d'agir avec des enfants), mais
une division très-simple et à laquelle
il puisse rapporter tous les sujets
qu'il examinera.

Nous ne savons ainsi ni le systé-
me ingénieux du célèbre Linné, qui
forme ses classes en se fondant sur
les caractères des organes reproduc-
teurs seulement, ni la méthode natu-
relle du savant de Jussieu, basée sur
les caractères tirés de toutes les par-
ties des végétaux. Si nous avions à
former des botanistes, sans doute
admettrions sans hésiter ces moyens
ingénieux; mais tel n'est pas notre
but; nous l'avons dit, ce qu'il nous
faut, ce n'est pas du scientifique, mais
du pratique. Nous nous en tenons
donc à la division suivante, aussi sim-
ple que générale :

1^{re} Plantes utiles.—Sous cette dé-
nomination, nous comprenons tous
les végétaux qui peuvent procurer à
l'homme certains avantages, soit sous
le rapport industriel, économique;
soit comme plantes médicinales, etc.

Ainsi : a. Les plantes potagères, la
pomme de terre, le chou, la carotte,
la betterave, le persil, etc., etc.

b. Les céréales : le blé, le seigle,
l'avoine, l'orge, le froment, etc.

c. Les plantes que l'on désigne
spécialement sous le nom de fleurs;
on ne prendra de cette série que les
plus vulgaires : la rose, le bleu, la
marguerite, etc.

d. Les arbres : le chêne, le hêtre,
le sapin, etc.

2^{me} Plantes vénéneuses.—On choi-

ORIGINALITES

J'aime à avoir une vieille bouffarde, tranquille, le ventre, plein, le soir, quand l'âtre jette une lueur blafarde...

LA MERE DE LA MARQUISE

PAR EDMOND ABOUT

II

Le marquis arriva incessamment, c'est un appoint considérable pour l'aristocratie du canton.

On le dit fabuleusement riche. Ils feront une bonne maison. Ils donneront des fêtes.

Le lendemain, le salon de Mme Benoit fut envahi par une horde d'amis intimes qu'elle n'avait pas vus depuis douze ans.

Le marquis arriva le 12 mai pour l'heure du dîner. Après avoir cherché et trouvé un millier de francs, qui ne lui coûtèrent pas plus de sixante sous, il avait fait ses malles, embrassé le baron, et pris modestement la voiture de Nancy.

A Nancy, il s'embarqua dans la diligence de Dieuze; il Dieuze, il se procura un cabriolet et un cheval de poste qui le conduisirent à Arlange. C'est l'affaire d'une heure quand les chemins sont beaux.

En approchant du village, il se sentit à côté gauche quelque chose qui ressemblait fort à une palpitation. De dois dire à la hauteur du savant et à la lamage de l'homme, qu'il ne pensait pas à la forge, mais à Lucile.

Une illustre Anglaise, qui le avait né gémir pas beaucoup, Lucile de Montagne, s'étonna que l'Arlange de Belvédère et je ne sais quelle Vénus antique pussent rester en présence dans le musée sans tomber dans les bras l'un de l'autre.

Il s'en fallut assez peu que ce petit scandale ne se produisît à la première rencontre de Lucile et de Gaston. Ces jeunes êtres, qui ne s'étaient jamais vus, sentirent un même instant qu'ils étaient nés l'un pour l'autre.

Dès le premier regard ils furent amoureux; dès les premiers mots ils furent amis; la jeunesse attirait la jeunesse, et la beauté la beauté. Il n'y eut entre eux ni trouble ni embarras; ils se regardèrent en face, et se mirèrent l'un dans l'autre avec la charmante impudence de la jeunesse; le cœur de Gaston était pressé aussi nerveux que celui de Lucile.

Leur passion monta sans mystère comme ces beaux soleils d'été qui se lèvent sans nuage. Je ne puis pas l'écrire, des passions capotées que le remords assaisonne et que le péché emplit, mais ce qu'il y a de plus beau en ce monde, c'est un amour légitime qui s'avance paisiblement sur une route fleurie, avec l'honneur à sa droite et la sécurité à sa gauche.

Mme Benoit était trop heureuse et trop sensée pour entraver la marche d'une passion qui se levait si bien. Elle laissa aux deux enfants cette douce liberté que le mariage autorise; leurs premiers jours ne furent qu'un long tête-à-tête. Lucile fit à Gaston les honneurs de la maison, du jardin et de la forêt; ils montaient à cheval à midi, en sortant de déjeuner, et rentraient comme des enfants qui ont fait école buissonnière, le temps après la cloche du dîner. Après la forêt la forge eut son tour. Gaston avait en ce genre de n'y point tenu les pieds sans Lucile; mais lorsqu'il vit qu'elle ne méprisait pas le travail, qu'elle connaissait les ouvriers par leurs noms et qu'elle ne craignait point de tacher ses robes, ce fut un redoublement de joie. Il se livra sans contrainte à la passion de sa jeunesse; il examina les travaux, interrogea les contre-maîtres, conseilla les chefs d'atelier, et enchantait Lucile qui s'émouillait de le voir si savant et si capable.

Mme Benoit, en les voyant rentrer tout poudreux, ou même un peu noirs par la fumée, disait: "Que les enfants sont heureux! tout leur sert de jouet!" Pour se délasser de leurs fatigues, ils s'asseyaient au fond du jardin sous une tonnelle de rosiers grimpants, et ils faisaient des projets. Projets de bonheur et de travail, d'amour et de retraite. Ils se promettaient de coucher leur vie au fond des bois d'Arlange comme les oiseaux font leur nid au plus fourré d'un buisson ou sur la branche la plus touffue d'un arbre. De Paris, pas un mot, pas un mot d'Arlange et des vanités du monde. Lucile ignorait qu'il y eût d'autres plaisirs; Gaston l'avait oublié.

Un beau matin, Mme Benoit leur apprit une grande nouvelle; c'était le soir qu'on signait le contrat. Le mariage était fixé au mardi 1er juin; on s'épousait la veille à la mairie. Comme il n'est point de plaisirs sans peines, la signature du contrat était précédée d'un interminable dîner où l'on avait convié tous les personnages des environs.

En attendant l'arrivée des convives, Gaston et Lucile se promenaient au jardin en chapeau de paille, l'un vêtu de coutil blanc, le habillement de barège rose. En cet état de toilette, Gaston fut appelé par le cuisinier qui le

tenait avis. Ils entrèrent tous trois dans un des ateliers, et l'on commença devant eux une expérience intéressante. Lorsque quatre heures sonnèrent à l'horloge de la fabrique, Lucile s'échappa pour aller à sa toilette, en disant à Gaston: "Vous avez le temps de venir à la fin; restez, je le veux!" Il resta et prit un si vif intérêt au spectacle, qu'il mit la main à la besogne et se salit abominablement. A cinq heures il s'enfuit, les manches retroussées et les mains noires, et il donna juste au milieu d'un groupe d'invités qui se promenaient en grands atours. Quelqu'un le reconnut et l'appella par son nom. C'était l'ingénieur des salines de Dieuze, un de ses camarades de promotion. L'école polytechnique est, comme l'aristocratie du faubourg, un peu franc-maçon; elle se retrouve partout. Gaston s'arrêta au cou de son ami et l'embrassa sur les deux joues en tenant ses mains en l'air de peur de le noyer. Il y avait là trois ou quatre dames nobles qui s'étonnaient un peu de voir un marquis effarouché comme un ramoneur, et embarrassé sur les deux joues un employé de la saline; mais elles se réconcilièrent avec lui lorsqu'il reparut dans un habit neuf, conforme au dernier numéro du Journal des Tailleurs.

Il devait dîner entre Mme Benoit et la baronne de Summerfeld; mais au moment de se mettre en route, la vieille dame avait été prise d'une migraine. Ses excès arrivèrent pendant le potage. On enleva son couvert, et Gaston se trouva voisin de son ami l'ingénieur. Il était le centre de tous les regards; chacun des convives, et surtout les députés de la noblesse, attendaient de lui un coup d'œil gaucher et une parole aimable, comme en allant à la cour on espère un petit mot du roi. Mais ses deux passions l'absorbèrent trop pour qu'il songeât à examiner la collection de gâteaux que se repassaient autour de lui. Il n'eut d'yeux que pour Lucile, et d'objets que pour son voisin. Les horreurs attirèrent l'attention en engageant une conversation demi-politique, où le ridicule des vieux conjugués s'échappait à l'envi; conversation pleine de liberté contre ce qui existait, pleine de regret pour ce qui avait été. Ces discours, dont la suite absurde eût ressuscité un marquis du bon temps, bouillonnaient autour des oreilles de Gaston sans arriver jusqu'à son cerveau. Dans un intervalle de silence, on l'entendit qui disait à l'ingénieur: "Tu n'as un chemin de fer souterrain dans les salines; combien payez-vous vos rails?"

En France, 360 francs les 1000 kilos. La tonne anglaise, à 15 kilos de plus, vaut franc, à bord, de 11 livres, 10 schelling à 12 livres 5 schellings.

Je crois qu'un employant certains fours économiques dont je te montrai le plan, on arriverait à vous livrer une marchandise excellente, à deux dessous des prix anglais, à 200 francs la tonne, peut-être à moins.

"Tu es donc toujours le même?" "Non, père. Avec vous quel-fois des ruptures de cables?" "Trop souvent; nous avons perdu quatre hommes le mois passé."

Le lendemain, un remède contre ces accidents-là.

"Tu as trouvé un secret pour empêcher les cables de casser?"

"Non, mais pour rentrer en suspens dans les puits le fardeau qu'ils système pendant trois ans dans une bouillie que je dirigeais à Saint-Etienne, et nous n'avons pas eu un seul accident à déplorer."

Toute la noblesse du canton ouvrait de grandes oreilles, et Mme Benoit mourait d'envie de marcher sur le pied de son gendre. Le vicomte de Bourgaltrou s'introduisit timidement dans la dialogue.

"Monsieur le marquis possède des mines de houille dans le département de la Loire?"

"Non, monsieur, répondit Gaston, j'y étais conducteur des travaux."

Pour le coup, Mme Benoit pensa qu'on avait pris assez de des- ses, et elle se leva de table. En passant au salon, les gentilshommes chuchotaient entre eux sur le marquis: "Singulier grand seigneur, qui se noierait les mains dans une forge, qui embrasse des employés, qui invente des machines, qui vend des rails à bon marché, et qui fait le contre-maître chez un simple charbonnier de Saint-Etienne!"

Les plus indulgents, qui n'étaient pas en majorité, essayaient de le défendre:

"Après tout, disaient-ils, Louis XVI faisait des serrures."

"Louis XVIII faisait des vers latins."

"Henri III faisait la barbe de ses courtisans."

"Mais, reprit une critique sévère, qui est-ce qui s'amusait à casser du charbon au fond d'un trou?"

"Henri, monsieur, répondit un homme indulgent, non père a souffert des allumettes à Berlin pendant l'émigration!"

Mme Benoit devint bien qu'on glosait sur Gaston, mais elle ne s'en tourmentait guère.

"Causez, mes bons amis, murmura-t-elle entre ses dents; je vous ai forcés de reconnaître mon gendre pour un vrai marquis; vous êtes venus ici vous humilier devant moi; Benoit est oublié, je suis vengée. Je pars dans huit jours pour Paris, et lorsque je remettrai les pieds à Arlange, les plus jeunes d'entre vous auront les cheveux blancs! Quant à maître Gaston il est un franc, originaire, le séjour de son hôtel et la société de ses égaux l'auront bien- tôt guéri de ses idées."

Avant la signature du contrat, on apporta la corbeille qui rangait toutes les femmes du parti de Gaston. La pauvre garçon fut assailli de compliments dont il n'osa pas se défendre; mais il se promit d'apprendre à Lucile, et dès le lendemain, que ce n'était pas lui qu'elle devait remercier.

Lorsque le notaire déroula son cahier, ce fut à qui se placerait plus près de lui, non pour connaître la dot de Lucile, qui était assez connue mais pour entendre l'énumération des terres et châteaux du marquis. La curiosité publique fut trompée: M. d'Outreville se mariait avec ses parents.

Le lendemain de cette fête, Lucile et Gaston renouèrent la chaîne de leurs plaisirs, et les derniers jours du mois passèrent comme des heures. Le 31 mai, les deux amants se marièrent à la mairie, et l'un ni l'autre ne trembla au moment de dire "oui." Lorsque M. le maire, le eode en main, répéta pour la centième fois de sa vie que la femme doit suivre son mari, Mme Benoit fit à sa fille un petit signe fort expressif. En rentrant un logis, la triomphante belle-mère dit au marquis en présence de Lucile:

"Mon gendre (car vous êtes mon gendre de par la loi), je vous remercie de m'avoir rendu le premier semestre de vos rentes."

"Un peu de patience, ma charmante mère," répondit Gaston; "que voulez-vous que je fasse d'une parcelle somme? L'argent, ajouta-t-il en regardant Lucile, est le dernier de mes soucis."

"Et! ne délaquez pas ce pauvre argent; il vous en faudra beaucoup dans quelques jours à Paris."

"A Paris! Eh! grand Dieu! qu'irais-je y faire?"

"Prenez pied, ralliez vos amis et vos parents, vous préparer un cercle de relations pour l'hiver et pour la vie."

Mais, madame, je suis bien décidé à ne pas vivre à Paris. C'est une ville malsaine où toutes les femmes sont malades, où les familles s'éteignent par la bout de trois générations faute d'enfants. Savez-vous que tous les cent ans Paris se changeait en désert, si la province n'avait pas la rage de le repeupler?"

"C'est pour qu'il ne devienne pas désert, que nous avons résolu d'y aller au plus tôt."

"Vous ne me l'avez pas dit, mademoiselle."

Lucile baissa les yeux sans répondre; la présence de sa mère pesait sur elle. Mme Benoit répéta vivement:

"Ces choses-là se devinent sans qu'on les dise. Ma fille est mariée d'Outreville; sa place est au faubourg Saint-Germain! N'est-ce pas vrai, Lucile?"

Elle répondit du bout des lèvres un impérieux oui. Ce n'est pas ainsi qu'elle avait dit oui à la mairie.

"Au faubourg! reprit Gaston, au faubourg! Vous êtes curieuse de pénétrer au faubourg?" A la suite de quelque mécompte dont personne n'a su le secret, il avait couru contre le faubourg une nuit violente. "Savez-vous, mademoiselle, ce qu'on voit au faubourg? Des jeunes filles insipides comme des fruits fenus en serre; des jeunes femmes pendues de toilette et de vanité; des vieillies qui n'ont ni la noieure imposante de nos aïeules du dix-septième siècle, ni la verde et la bonne humeur des contemporaines de Louis XV; des vieillards hébétés par le XVIII; des jeunes gens viveurs et dévôts qui embrouillent dans la conversation les noms des chevaux de course et des prédicateurs; chez les hommes sans conviction, des regrets factices, des fidélités qui se mettent en étalage dans l'espoir qu'il plaira à quelqu'un de les acheter; voilà le faubourg, mademoiselle; vous le connaissez assez bien que vous l'avez vu. Quoi! vous vivez au milieu d'une forêt admirable, entourée d'un petit peuple qui vous aime; je ne parle pas de moi qui vous adore; vous avez la fortune, qui permet de faire des heureux; la santé sans laquelle rien n'est bon; les joies de la famille, les amusements de l'été, les plaisirs intimes de l'hiver, le présent éclairé par l'avenir, l'avenir peuplé de petits enfants blancs de roses, et vous voulez tout abandonner pour une vie de sottises complètes et d'absurdes révolutions! Ce n'est pas moi qui serai le complice d'un échange aussi funeste, et si vous allez au faubourg, mademoiselle, je ne vous y conduirai pas!"

En écoutant ces discours, Mme Benoit avait la figure d'un enfant qui a construit une tour en dominos et qui voit le monument s'écrouler pierre à pierre. A peine trouva-t-elle la force de dire à Lucile:

"Répondez-moi?" Lucile tendit la main à Gaston, et dit en regardant sa mère: "La femme doit suivre son mari."

Pour cette fois, le marquis fut moins réservé que l'Apollon du Belvédère. Il prit Lucile dans ses bras et la baisa tendrement.

Mme Benoit employa le reste de la journée à former des plans, à donner des ordres et à combiner les moyens d'entraîner son gendre à Paris.

Le lendemain, après la messe de mariage, elle le prit à part et lui dit:

"Est-ce votre dernier mot? Vous ne voulez pas nous introduire au faubourg?"

"Mais, madame, n'avez-vous pas entendu comme Lucile y renouait de bonne grâce?"

"Et si je n'y renouais pas, moi? Et si je suis désais que depuis trente ans (je n'ai quarante deux) je suis travaillée de l'ambition d'y pénétrer? Si je vous ap-

premier que le désir de m'entendre annoncer dans les salons de la rue Saint-Dominique ne m'a fait épouser un marquis de contrebande qui ne butait? Si j'ai tantôt en fin que je ne vous ai choisis ni pour votre figure, ni pour vos talents, mais pour votre nom qui est une clé à ouvrir toutes les portes? Ah! croyez-vous qu'on vous donne cent mille livres de rente pour perdre votre temps à travailler?"

"Pardieu, madame. D'abord, au prix où sont les noms sans tâche, j'ai la vanité de croire que le mien ne serait pas cher à deux millions. Mais ce n'est pas en ce point que vous ne m'avez rien donné. La forge et la forêt sont l'héritage de Lucile, la rente que nous devons vous servir représente les intérêts de toutes les sommes que vous avez apportées dans l'entreprise, et les deux cent mille francs que vous a coûtés l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Ainsi je tiens tout de Lucile, et avec elle, je ne suis pas en peine de m'acquitter."

"Mais c'est de moi que vous tenez Lucile; c'est de moi que vous tenez tout, scieria la pauvre femme, vous êtes des ingrats si vous me refusez le bonheur de ma vie!"

"Vous avez raison, madame; demandez-moi tout au monde, hormis une seule chose: et je n'ai rien à vous refuser. Mais j'ai juré de ne plus remettre les pieds dans le faubourg."

"Au nom du ciel, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?"

"Vous ne me l'avez pas demandé."

En quittant Gaston, Mme Benoit dit trois mots à sa femme de chambre et quatre à son cocher. Elle ne parla plus au marquis du premier semestre de ses rentes.

Le soir au bal, Lucile eut un succès de beauté et de bonheur. Aucune des femmes présentes ne se souvenait d'avoir vu une mariée aussi franchement heureuse.

Tous les jeunes gens enivrés de la sorte de Gaston, suivant l'usage que je ne permets pas de dire que personne ait eu vu celui de Lucile. A deux heures du matin, danseurs et danseuses étaient parties, et les mariés restèrent sur la brèche. Mme Benoit avait jugé convenable qu'ils fussent le bal comme ils l'avaient ouvert. Cette tâche mère, dont le front semblait voilé d'un léger nuage, demanda la grâce de passer un quart d'heure avec sa fille, et elle la conduisit dans la chambre nuptiale, au rez-de-chaussée, tandis que Gaston, qui avait à seconder la possesseur du bal, retourna pour la dernière fois à son petit appartement du second étage. En descendant le grand escalier, il fut surpris d'entendre le bruit d'une voiture qui s'éloignait au grand trot. Il entra dans la chambre nuptiale; elle était vide. Il passa chez Mme Benoit; toutes les portes étaient ouvertes et l'appartement désert. Des souliers de satin, deux robes de bal et un grand désordre de vêtements jonchaient le tapis. Il soupira; personne ne vint. Il sortit pour le vestibule et se rencontra face à face avec la physionomie malsain du petit palefrenier Jaquet. Il le saisit par sa blouse: "Est-ce que je ne viens pas d'entendre une voiture?"

"Oui, monsieur; faudrait être sourd!"

"Qui est-ce qui s'en va si tard, après tout le monde?"

"Mais, monsieur, c'est madame et mademoiselle dans la berline, avec le gros Pierre et Mlle Julie."

"C'est bien. Elles n'ont rien dit? Elles n'ont rien laissé pour moi?"

"Pardonnez, monsieur, puisque madame a laissé une lettre."

"Où est-elle?"

"Elle est ici, monsieur, sous la doublure de ma casquette."

"Donne donc, animal!"

"C'est que je l'ai fourrée tout au fond, voyez-vous, crainte de la perdre. La voilà!"

Gaston courut sous la lanterne du vestibule, et lut le billet suivant: "Mon cher marquis, dans l'espérance que l'amour et l'intérêt bien entendu sauront vous arracher à ce cher Arlange, je transporte à Paris votre femme et votre argent; venez les prendre!"

[A suivre]

LA GRIPPE

C'est au ventre que vous souffrez. Qui. Et au cœur? Qui. Et à la tête? Aussi.

Qu'est-ce que c'est? "L'influenza". D'où vient-il? "Du faubourg". Au diable l'argine. Qu'est-ce que ça me fait, d'avoir le mal me vient. Qui me l'a donné? C'est possible.

Chimie? Rien de plus vraisemblable. Que faut-il faire? Ce que vous voudrez. Mais encore? Je n'en suis rien. Docteur! Vous êtes un âne. Non, je suis un honnête homme, mais si vous tenez absolument à prendre quelque chose, prenez de l'antipyrine, à moins que vous ne préfériez une ordonnance. —Qui, une ordonnance. Il me semble que, si vous ne faites une ordonnance, ça ira déjà mieux.

Laissez agir la nature, 0 25cents. Chaleur, 50 00. Eau distillée, 44 25. Une cuillerée toutes les 24 XII, 82. X...

Le lendemain, jour, ont été guéris et on va raconter dans le monde, à ses amis, qu'on a eu l'influenza. Il y a des gens qui vous l'envient.

Le médecin nage dans la joie. Il soigne une maladie ravagante, et non dangereuse. Il fait des visites multiples et ne peuple aucun cabinet. Aussi ne se reconnaît-il plus.

MILLEN'S Attraction for this month will be this: BOOTS, SHOES, SLIPPERS, RUBBERS, or OVERSHOES TO THE VALUE OF \$3.00 or over, Will be presented with a NICE PARLOR GAME FREE OF CHARGE AT

MILLEN'S And to all who purchase Goods to the amount of \$1.50 or over, they will be presented FREE with a Handsome Purse

MILLEN'S And to every BOY or GIRL who purchases a pair of BOOTS or SHOES, &c., To the value of \$1.00 or over, will have the choice of selecting A NICE TOY

W. MILLEN'S AMERICAN SHOE STORE, 277 Main St., YARMOUTH, N. S.

Printer's INK, A JOURNAL FOR ADVERTISERS. PRINTER'S INK is just what it purports to be, a journal for advertisers.

WEYMOUTH FREE PRESS JOURNAL ANGLAIS HEBDOMADAIRE, PUBLIE A WEYMOUTH, N.-E., le VENDREDI matin de chaque semaine.

The Co-Operative Store, Nous avons reçu un gros lot de marchandises anglaises, d'imporations directes, et nous pouvons vendre à bas prix.

D. FONTAINE, ROGERSVILLE, N.-B., Constantement en mal: MARCHANDISES SECHES, GROCIERIES, ET QUINGALLERIES. MÉDECINES! MÉDECINES! Chaussures en Cuir et en Caoutchouc, Chapeaux, Casques. HARDES FAITES, ETC.

GEO. V. McINERNEY, AVOCAT, PROCUREUR, NOTAIRE, &c. Solliciteur pour la Merchants' Bank of Halifax. RICHIBOUCTOU, N.-B.

MILLEN'S PILULES Purgative de PARSONS FONT UN RICHE SANG NOUVEAU. Changez complètement le sang de votre système en trois mois. En prenant une Pilule chaque soir pendant 15 jours, vous recevrez le sang pur et frais.

DIPHTHERIE, GHOUP, ASTHME, BRONCHITE, NEURALGIE, RHUMATISME, LE LINFÉMENT ANODIN DE JOHNSON. (Usage interne et externe) soulagea instantanément ces maladies terribles et guérit positivement tout cas sur dix.

ORGUES! PIANOS! LE GRAND ENTREPOT DE Musique Instrumentale des Provinces Maritimes. Le vente agent pour deux grands pays de l'Amérique et l'Univers.

KNABE: Etalé en 1833. CHICKERING: Etalé en 1837. Les deux Manufactures les plus anciennes et les plus renommées de l'Amérique.

LOTERIE NATIONALE CLASSE D'OR. Le 31ème tirage mensuel aura lieu Mercredi 19 Fev. 1890. A 2 HRS P. M.

STEAMERS. 1890. 1890. YARMOUTH S. S. CO., LIMITED. LA LIGNE LA PLUS COURTE ET LA MEILLEURE ENTRE BOSTON ET LA NOUVELLE-ECOSSE ET BOSTON.

Si Vous Voulez GROCERIES, INSTRUMENTS, PROVISIONS, &c. A BON MARCHÉ! L'ESSAI.

The Co-Operative Store, Nous avons reçu un gros lot de marchandises anglaises, d'imporations directes, et nous pouvons vendre à bas prix.

EVANGELINE, Fait le trajet quotidien entre DIGBY ET ANNAPOLIS. Une Bonne Montre SANS PRECEDENT. \$5.00.

RAILWAY. WESTERN COUNTIES RAILWAY. WINTER ARRANGEMENT. TIME TABLE NO. 33. Commencing MONDAY, 6th Jan. 1890.

Table with columns for STATIONS, Passengers, and Express. Stations include Yarmouth, Digby, and others.

Trains cross where the Black Passes etc. The Atlantic Railway leaves Yarmouth for Digby every Monday, Wednesday and Friday.

J. BRIGNELL, General Superintendent. Yarmouth, N. S., 12th Nov., 1889.

COUT DU BILLET, \$1.00. Les demandes de billets seront reçues jusqu'à MIDI le jour du tirage.

MARCHE -CHEZ- J. C. MUISE, TAILLEUR. A VANT peut-être récemment différends lors d'habiller les plus modérés, s'efforçant de satisfaire les goûts de tout le monde.

BAUME NASAL. Guérison prompte et certaine de toutes les affections de la gorge, du nez, de la tête, de la face, de la gorge, de la gorge, de la gorge.

EVANGELINE, Fait le trajet quotidien entre DIGBY ET ANNAPOLIS. Une Bonne Montre SANS PRECEDENT. \$5.00.

FULFORD & CO., BROOKVILLE, N.-B. BOSTON MARINE INSURANCE COMPY. PAID UP CAPITAL: \$1,000,000.